

## II. Seconde Guerre mondiale / Tweede Wereldoorlog

PETER SCHRIJVERS

«De hel die Europa heet. Amerikaanse frontsoldaten  
in de Tweede Wereldoorlog»

Anvers/Utrecht, Uitgeverij Manteau/Standaard  
Uitgeverij/Het Spectrum, 2003, 384 p.

L'historien d'origine belge Peter Schrijvers, qui enseigne en Australie, nous livre la traduction néerlandaise de son livre *The crash of ruin. American combat soldiers in Europe during WWII*, publié par Mac Millan Press en 1998. Il s'agit d'une vaste compilation de témoignages recueillis par un long et patient dépouillement de journaux personnels, lettres envoyées à la famille, mémoires et souvenirs, voire récits littéraires, caricatures, chansons. Cette masse énorme a été ordonnée en chapitres bien construits et les extraits sont généralement bien choisis et révélateurs : le 'terrain' européen vu à travers les saisons, l'opinion sur les Alliés, en l'espèce britanniques et français, sur l'ennemi italien ou allemand, les contacts avec les différentes nations libérées ou occupées du *patchwork* européen, le 'repos du guerrier' (y compris la dépendance à l'alcool, au tabac ou l'obsession sexuelle) sont passés en revue. On n'y trouvera rien de fondamental qui n'ait déjà été signalé ou débroussaillé par l'ouvrage pionnier de Marc Hillel, *Vie et mort des GI's en Europe* (s.l., 1981).

Schrijvers insiste cependant beaucoup, et le justifie dans la préface de cette édition traduite, sur la notion de "Vieille Europe", vue comme un choc culturel et social pour les *boys* venus d'outre-Atlantique et souvent de petites communautés en vase clos. Cynisme politique, stagnation

économique, décadence culturelle sont les trois piliers sur lesquels les *GI's* basent leur vision reconstruite de l'Europe. Faut-il, comme l'auteur, en conclure qu'ils ont vu la guerre comme la concrétisation de la chute de la maison Europe et que cette vision a perduré, au travers des générations, pour réapparaître récemment dans la bouche de Donald Rumsfeld ? C'est sans doute s'avancer beaucoup et vouloir 'actualiser' à tout prix. Après tout, soixante ans, c'est presque trois générations, et la Corée, le Vietnam, voire l'Irak d'aujourd'hui ont fourni bien d'autres chocs, bien d'autres interpellations. Si l'Europe de 1943-1945 était un enfer, pourquoi chaque année des milliers de vétérans tiennent-ils à la revoir, des milliers ou même des millions de touristes tiennent-ils à se frotter à notre culture ?

Que retirer du livre ? Des citations qui nous renvoient à ce dont tout connaisseur, même superficiel, de la Seconde Guerre avait déjà la prescience : non, ce n'était pas l'amour, loin s'en faut, entre les *Limeys* britanniques et les *GI's* (*overfed, overpaid, oversexed... and overhere*). L'armée française semble une absurdité avec ses méthodes de commandement et de logistique surannées et surtout ses unités nord-africaines à l'équipement dérisoire mais à la férocité légendaire. Les Italiens, qu'ils soient ennemis ou "co-belligérants", sont méprisés mais le soldat allemand est vu avec un mélange de considération pour son courage, et de haine pour les pertes qu'il inflige... Quelques passages intéressants aussi sur la libération de la Belgique qui semble aux *GI's* un pays de cognac après les expériences d'une Italie affamée, d'une Normandie en ruines et d'une France *unclean* : les villes sont intactes,

les habitants semblent bien habillés, bien nourris... et tellement plus agréables que les Français.

Et cela nous conduit à mentionner la grande faiblesse du livre qui, s'il est agréable à lire pour le 'grand public', se révèle inutilisable par l'historien qui chercherait des pistes pour ses propres recherches sur telle ou telle région, telle ou telle unité de l'*US Army*, tel combat ou tel moment : pas une seule note de référence ! À quoi bon avoir dépouillé une masse documentaire d'une telle ampleur pour ne fournir au lecteur que des mentions sibyllines : "Un sous-lieutenant raconte..."; "un soldat de la 99<sup>e</sup> Division écrit à sa famille que..."; "un sergent de la 45<sup>e</sup> Division témoigne..." et ne pas signaler s'il s'agit d'un manuscrit et où il est conservé, si le témoignage a été publié et sous quelle forme. La perplexité s'accroît par le manque de toute bibliographie, même sommaire, ou de toute localisation des principaux fonds d'archives consultés. Bref, à défaut de ration K, on reste sur sa faim, ce qui est d'autant plus regrettable que le menu était alléchant...

*Francis Balace*